

Alice Massat

Les Forces
de l'ordre

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Les Forces de l'ordre

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Ministère de l'intérieur, roman, 1999 (Folio n° 3474)

Alice Massat

Les Forces
de l'ordre

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25055-5
B 25055-3

« La logique m'intrique. »

Lewis Carroll, *Logique sans peine*.

Esther Lamarck aime les féculents parce qu'ils sont nourrissants et ne coûtent pas cher. Ils ne font pas grossir non plus, à condition qu'on ne les prépare pas avec des matières grasses. Ils ne dégagent pas d'odeur quand on les fait bouillir : c'est un autre avantage pour qui occupe une chambre de bonne et ne dispose pas d'une cuisine. Esther mange aussi plusieurs yaourts chaque jour. Elle les achète par petite quantité, car elle ne possède pas de réfrigérateur. Elle en avale un tous les soirs, et un autre au matin, nature, sans sucre, parfois un peu tiède, à la température de la chambre (chambré). Par ailleurs, son alimentation consiste en des sandwichs réfrigérés, crudités-gruyère ou crudités-jambon, servis par les machines de l'université ; on les consomme sur place. Esther les complète, l'hiver, d'une soupe lyophilisée (tomates ou légumes variés), très économique, proposée par un distributeur contigu à celui des en-cas.

Quelquefois, l'appétit pousse Esther à rompre l'habitude. Alors elle se laisse inviter à dîner par un homme, ou bien par ses parents.

En tête à tête au restaurant, elle pose plusieurs questions. Son interlocuteur se livre, Esther est attentive. Elle se dit que sa patience est un dû, parce qu'elle ne passe jamais la nuit avec ceux qui l'ont invitée à dîner. Elle présume que le bavard s'en tirera à bon compte, même si elle n'aura pas cédé à ses avances. Elle prête l'oreille à ses paroles, et goûte les plats offerts tandis qu'il monologue : ils seront bientôt quittes, se sépareront quand elle sera reconduite à sa porte. L'autre aura essayé de l'emmener prendre un autre verre dans un bar sympathique, ou d'embrasser sa bouche quand elle aura déclenché le digicode, mais Esther ne veut pas s'engager.

Lorsqu'elle dîne avec ses parents, elle est interrogée sur le déroulement de son cursus. Elle sait leur répéter ce qu'ils espèrent entendre, ne contredit pas leurs projets : ils envisagent son engagement dans la fonction publique. Elle ne s'y oppose pas, sa formation convient. Pourtant, alors qu'il lui arrive d'y penser sincèrement, elle doute de respecter leur objectif, car des problèmes d'élocution l'indisposent chaque fois qu'elle s'adresse à plus de trois personnes.

En vérité, Esther n'a pas idée de ce qu'elle va devenir, mais cette question doit être remise à plus tard, après qu'on en aura considéré une autre, plus urgente : Esther pense qu'elle est malade.

Esther aime se coucher, et s'endormir surtout. Toutefois, depuis l'enfance, elle examine plusieurs problèmes avant de fermer les yeux, les énumère, récapitule. Leur nombre a crû, elle a grandi.

Parce qu'il est difficile de dénouer quoi que ce soit dans la pénombre, alors qu'on demeure allongée dans son lit, Esther finit par renoncer à régler ce qui ne va pas. Elle s'assoupit donc, et savoure cet instant. Ce plaisir est fidèle. Esther le goûte chaque nuit, malgré ses inquiétudes.

Lorsque le matin paraît, Esther retape sa taie, et ne veut pas réfléchir à ce qui l'a tourmentée avant l'endormissement. Pourtant elle y revient, entre ses draps, la nuit tombée.

Jour après jour, le caractère d'Esther s'est affirmé au gré de ces mouvements répétés. Aussi, au fil du temps, un point commun est apparu entre les différents problèmes et s'est imposé comme un nouveau souci : les embêtements d'Esther ne concernent qu'elle-même. Les personnes qu'elle côtoie, en effet, ne paraissent pas préoccupées par ce qui l'indispose.

De cette observation, une autre a découlé : les maux des autres, d'ailleurs, ne l'affectent jamais.

Ces points-là relevés, elle en déduit qu'elle est malade : tout ça n'est pas normal.

Esther ne parle pas de ses tourments, parce qu'ils ne regardent qu'elle, mais quand elle est en mesure d'établir un dialogue, elle énumère plusieurs questions futiles. Quel qu'en soit le sujet, leur légèreté lui plaît. Elle écoute posément tout ce qu'on lui répond.

Elle regarde aussi des téléfilms, des films et des séries, réalisés dans différents pays. Elle ne s'identifie pas à leurs protagonistes, elle en est spectatrice. Par ailleurs, elle s'étonne chaque fois qu'on l'interpelle à travers un écran, pour lui présenter un produit, ou pour lui dire bonjour. Elle sait que ce n'est pas à elle que la personne cadrée s'adresse, mais elle joue à y croire. Elle ne se préoccupe pas de ce qui est raconté, et goûte la liberté d'intervenir sur le volume sonore, le réduire, l'interrompre : ça ne porte pas à conséquence.

Les visages sur l'écran ont l'intention de lui plaire, en général. Ils cherchent à prononcer des paroles amusantes, informatives, à figurer des sentiments qui parleraient à tous. Esther observe attentivement

leurs divers stratagèmes. Elle tente de percevoir un signe derrière leurs numéros, mais n'en découvre pas. Alors elle imagine ce qui reste caché, et ce type de rêveries la détourne, pour un petit moment, de la hantise du soir. Mais il viendra quand même, avec les questions rituelles. Et puis maintenant c'est pire : elles se posent aussi en plein jour.

Celles qui surviennent le jour sont moins pénibles que les premières, qui précèdent le sommeil. Mais elles tracassent Esther, et l'embarrassent longtemps. Elles arrivent dans la tête, puis les tempes se raidissent. La vision devient trouble, c'est alors qu'elles s'imposent. Par exemple ces deux-là reviennent régulièrement et paralysent Esther, elles serinent : « Pourquoi je bouge ? Pourquoi je me le demande ? »

Une fois, en compagnie, Esther a voulu partager l'une de ses interrogations. Les autres n'ont pas bronché. Ils n'ont pas répondu, puis ils ont abordé un sujet différent. Ils ont blagué quand elle a insisté, puis ils ont soupiré, juste avant d'invoquer les noms des philosophes. Esther a contemplé celui qui a dit le dernier mot : « Pourquoi tout le monde s'est tu après qu'il a parlé ? » Aussi, elle s'est inscrite en sciences humaines, il fallait s'orienter vers une filière précise, elle pourrait chercher à comprendre.

En philosophie, à l'instar d'Esther avec ses problèmes, on ne trouve pas les réponses, on les cherche. Durant trois années pleines, elle a visé, l'une après l'autre, les considérations des auteurs du programme, sans s'attarder. Ensuite, il a fallu se spécialiser : elle a choisi l'option logique. Elle évaluerait les manières de démontrer les vérités, et ferait diversion à toutes ses obsessions. Cette perspective l'a plus ou moins reconfortée, un peu comme le sommeil.

Si Esther n'avait pas été malade, elle aurait pu s'engager dans des études de commerce, comme l'avaient voulu ses parents, ou alors faire du droit. Elle aurait eu envie de gagner beaucoup d'argent, elle aussi. Elle aurait pris plaisir à acquérir et à dépenser. Elle aurait aimé s'enrichir. Tout ce qu'elle aurait perdu sans contrepartie, elle l'aurait regretté. Mais ses troubles l'empêchent de s'immiscer dans les affaires d'échanges. Elle s'est forcée parfois, ce n'était pas tenable. De cette façon, elle a confirmé qu'il était plus pertinent pour son cas d'étudier la logique.

Aujourd'hui, elle se demande : « Pourquoi je suis comme ça ? » Elle se promet d'éclaircir le sujet. Elle ne veut pas rester malade ni demeurer passive, son état dégénère. Et puis une évidence la reconforte : le

spectacle des autres, et ce qui en résulte (des généralités). Par ce moyen, elle édifie des repères. Elle n'a qu'à comparer ses propres attitudes à celles de ses semblables. Il faut ouvrir les yeux, attraper un crayon, inscrire ce qui diverge. Elle décide de tout noter.

Ce matin, Esther a choisi des vêtements colorés. Elle en avait envie, comme chaque année au milieu du printemps. Ce désir l'a d'abord étonnée, puis elle s'est souvenue qu'il n'allait pas durer : le charme des couleurs franches, lorsque le ciel est changeant, s'estompe. L'idée de boire une boisson pétillante, et ce dans l'immédiat, l'a pareillement surprise : d'habitude, elle n'aime pas les bulles. Répliquer aux personnes qui lui adressent la parole dans la rue, non plus. Mais en sortant, Esther a bien voulu.

Elle a rencontré le type chargé du ménage de l'immeuble. Alors qu'elle passait devant les boîtes aux lettres, il a parlé des variations du temps. Esther n'a rien trouvé à lui répondre, sinon : « Oui, c'est vrai, bonne journée. » Elle n'a pas reçu de courrier. Elle a refermé la boîte. Puis un autre homme, sur le boulevard, lui a demandé où se trouvait tel passage. Elle connaissait le chemin, le lui a indiqué, satisfaite

d'avoir su quoi dire. Ensuite, elle a pris le métro pour parvenir à l'université.

Comme elle était légèrement en avance, Esther s'est dirigée vers un distributeur proche de la salle du cours. Au lieu de sélectionner la touche habituelle « café allongé non sucré », elle a pressé la touche marquée « soda citron ». La machine a versé son jet, Esther l'a contemplé.

Au moment où elle s'emparait du gobelet devenu plein, quelqu'un s'est approché, il lui a demandé ce qu'elle faisait ce soir. Les yeux d'Esther se sont posés sur la surface du liquide jaune, c'était effervescent. Tandis qu'elle sentait la fraîcheur gagner ses doigts à travers le plastique, le soda semblait bouillonner. Elle a répondu : « Rien. »

Ensuite, elle a levé la tête. C'était la première fois qu'elle parlait à Axel. Leurs regards se sont échangés juste après sa réplique. Elle connaissait le nom du garçon pour l'avoir entendu pendant les appels de présence. Alors Axel a déclaré qu'il préparait une fête pour la fin du semestre. Il a remis à Esther toutes ses coordonnées, puis il a précisé : « Viens vers vingt et une heures. »

Maintenant, Esther se sent coincée, elle ne peut pas reculer. C'est la raison pour laquelle elle est ins-

tallée là, penchée sur son cahier. Elle espère devancer les tourments à venir. Elle sait qu'ils seront plus virulents qu'à l'accoutumée, elle va décrire pourquoi. Toutefois, la perspective d'une mesure préventive contredit son intention même : Esther perçoit déjà que quelque chose l'affecte.

Elle avait pris pour habitude d'éviter plusieurs types de rassemblements : ceux qui ravivent ses troubles. Les réunions festives surtout, parce que durant les nuits qui leur succèdent, les problèmes d'Esther se durcissent.

Comme il est malaisé pour elle de décliner une invitation sans prétexte, elle s'arrange, en général, pour ne pas être conviée. Elle se dérobe aux familiarités des autres étudiants. Elle esquive. Quand l'un d'eux s'aventure à lui proposer quelque chose, elle répond qu'elle occupe ses week-ends par des visites à sa famille, ou bien par des activités prévues depuis longtemps, des spectacles par exemple, auxquels elle se rendra toute seule (sans préciser ce fait). Quand on l'invite à se joindre à une soirée d'anniversaire, Esther inspire profondément avant de répondre : « Mais samedi je ne peux pas, parce que je vais au théâtre, j'ai une réservation depuis plusieurs semaines. »

Quelqu'un lui a offert un abonnement pour le Théâtre de la Ville. Un jour, Esther dira dans son cahier ce qu'elle pense de ce type qui lui fit un tel cadeau, car elle est persuadée que ce geste est en rapport avec sa maladie. Du reste, elle ne s'intéresse pas aux représentations jouées dans ce théâtre, mais elles lui fournissent des excuses pour ne pas être libre.

Certaines personnes se révèlent quelquefois pénibles. Elles proposent à Esther de les rejoindre à la fête après son spectacle. Ou bien elles lui suggèrent de faire une exception cette semaine uniquement, ne pas voir ses parents. Alors Esther doit se justifier : elle a besoin d'utiliser leur machine à laver pour son linge, sur une fréquence hebdomadaire au moins. Elle dit qu'elle ne va pas dans les laveries automatiques, et qu'elle devra se lever de bonne heure le lendemain matin (ici elle laisse entendre qu'elle n'a pas l'intention d'énoncer ses motifs). Puis elle répète encore qu'il est vain d'insister : il y a dans sa vie plusieurs priorités qu'elle ne veut pas enfreindre. Elle conclut qu'elle est désolée.

En déclarant cela, Esther ne se trouve pas hypocrite, elle est très ennuyée d'avoir dû décliner toutes ces propositions, mais les raisons de sa contrariété ne sont pas celles qu'elle donne.

Pour avoir fait en sorte que ses prétextes ne soient

pas des mensonges, elle risque de s'abuser elle-même, croire en ce qu'elle dit aux autres. Mais à la vérité, Esther n'est jamais dupe de ce qu'elle raconte, ni de ce qu'elle argumente.

Elle ne peut pas décrire ce qui la retient d'être précise et claire avec les autres. D'ailleurs, si elle était capable de discuter franchement de ce qui la préoccupe avec quiconque l'invite à une soirée, le premier de ses tracas serait déjà nié. Ses obsessions la tourmentent en effet parce qu'elles ne lui paraissent pas discutables, sont-elles seulement dicibles ?

À force, et heureusement, on évite de compter sur Esther. On sait qu'elle se défilera à coup sûr, sauf pour dîner en tête à tête. Le plus souvent, ce sont des hommes qui lui proposent de dîner avec eux. Les filles préfèrent la convier à leurs anniversaires, ou à d'autres célébrations aux invités nombreux.

Esther accepte les rendez-vous à deux s'ils se déroulent au restaurant (elle aime choisir ce qu'elle mangera, le commander, et le voir aussitôt présenté sous son nez). Elle les apprécie d'autant mieux qu'elle n'est nullement tenue de régler l'addition, et puis parce que deux heures à deux lui paraissent moins pénibles que plusieurs à beaucoup, *a fortiori* quand on ne parle à personne.

Chaque fois qu'elle est dans le monde, Esther fume d'un trait son paquet de cigarettes. Non qu'elle aime spécialement fumer, mais elle occupe ses mains. De cette manière encore, elle étouffe en elle-même tout débordement qui pourrait la conduire à rompre son silence de façon déplacée, à dire n'importe quoi au premier qui approche, notamment sur plusieurs questions intimes. Comme il est malaisé pour elle de les poser distinctement, Esther sait qu'elle doit se taire. Si elle déroge à ce principe, il lui faut supporter en retour des réflexions pénibles, en supplément du déplaisir de constater encore son incapacité, celle de se faire comprendre.

Un soir par exemple, au cours d'une crémaillère, arrivée à la moitié de son paquet de cigarettes, Esther a voulu dire la vérité alors qu'on lui demandait qui elle était. En une phrase, elle s'était présentée, puis avait ajouté : « On ne se connaît pas parce que je n'aime pas les fêtes. » Alors son interlocuteur a déclaré qu'elle lui mentait, ou qu'elle était tordue, car ses propos contredisaient sa présence ici même : Qu'est-ce qu'elle fabriquait là ?

Esther n'a pas su répondre aussitôt. Elle réfléchissait. Elle se préparait à poser le problème de façon rationnelle, pour convaincre. Mais le type

poursuivait : « Les fêtes ne sont pas faites pour ennuyer les gens, tout le monde aime sortir.

— Pas moi », lui assurait Esther. Sa propre voix semblait atone, l'autre s'exprimait bruyamment. Il affirmait qu'Esther attendait certainement derrière son téléphone, qu'il sonne et qu'on l'invite, toutes les filles sont comme ça. Puis il riait, et se moquait. En d'autres termes, il s'est répété à nouveau, et cela durant quinze minutes, car Esther a pris le temps de fumer toute une cigarette, d'en rallumer une autre, en espérant que tout cesserait, sans fuir.

Pourtant, le sentiment d'avoir l'air ridicule lui avait insufflé de l'énergie, Esther avait voulu répondre à ce type. Malheureusement, comme il s'exprimait d'une voix trop puissante, le son des mots qu'il prononçait parasitait la concentration. Esther avait beau réfléchir, elle ne trouvait pas d'argument pour s'expliquer. En outre, elle se demandait s'il était nécessaire de le faire, tout cela lui semblait vain. Du reste, on ne la comprendrait pas. Mieux valait donc, à la limite, donner raison à l'autre : d'accord, elle espérait chaque soir une invitation. Mais pour mentir non plus, comme le type s'acharnait, Esther n'était pas arrivée à placer une parole. Ainsi avait-elle fumé toute la cigarette sans

Alice Massat


•• Les Forces de l'ordre

Esther n'a pas beaucoup dormi parce qu'elle est rentrée tard de la soirée d'Axel. Elle ne s'est pas souciée de manquer le téléfilm, car la fête n'était pas comme les autres. Pourtant, il a fallu affronter les contrariétés courantes, mais Esther ne s'est pas ennuyée. Pourquoi ? Il faut y réfléchir.

Alice Massat est l'auteur
du *Ministère de l'intérieur*,
publié en 1999.

Les forces de l'ordre, on le sait, sont faites pour répondre aux sentiments d'insécurité. Et l'insécurité, pour échapper aux forces de l'ordre, essaye sans cesse de comprendre leur fonctionnement. C'est donc l'histoire d'Esther, une étudiante en philosophie qui, attentive à préserver sa liberté, traque chaque moment de son existence pour y repérer la moindre forme de détermination ou de contrainte. Elle rencontre des hommes, dans un étrange jeu qui associe la fascination et le rejet. L'obsession d'Esther pourrait alors se résumer à cette très moderne question : comment adhérer au monde quand il est si difficile d'adhérer à soi-même ?

DENOËL

B 25055.3  03.02
ISBN 2.207.25055.5
15 €

9  782207 250556